

La recherche biographique : quel(s) regard(s) sur les épreuves identitaires d'aujourd'hui ?

Entretien avec Christine Delory-Momberger,
par Brigitte Almudever et Raymond Dupuy

Brigitte Almudever : Dans le cadre de ce numéro de la *NRP* consacré au « sujet pluriel », la question de la construction de soi à l'intersection de différents domaines et temps de vie rencontre, inéluctablement, celle du biographique. Et c'est ce « biographique », à la fois objet de recherche dont vous êtes une spécialiste et « condition » du sujet contemporain, à laquelle vous avez consacré l'un de vos ouvrages (*La condition biographique*, 2009), dont nous souhaitons nous entretenir avec vous aujourd'hui. Vous êtes la présidente du Collège international de recherche biographique en éducation (CIRBE) : pouvez-vous, pour commencer, nous parler du projet scientifique de ce Collège et, plus largement, des objectifs et orientations actuelles de la recherche biographique ?

Christine Delory-Momberger : L'objet du CIRBE – qui réunit à sa fondation en 2014 six laboratoires de recherche (trois français, un allemand, deux brésiliens) et qui est ouvert à d'autres partenariats nationaux et étrangers – est de porter à un niveau de recherche internationale l'exploration d'un espace du *biographique* comme dimension constitutive des processus d'individuation, d'éducation et de socialisation et comme paradigme d'une approche spécifique dans les sciences humaines et sociales. Cette

Christine Delory-Momberger est professeur en sciences de l'éducation à l'université Paris-13 Sorbonne-Paris-Cité. Ses recherches s'inscrivent dans le courant qualitatif et herméneutique de la recherche biographique. Elle est ainsi présidente du Collège international de recherche biographique en éducation (CIRBE), directrice scientifique de la revue Le sujet dans la cité. Revue internationale de recherche biographique et auteur de nombreux articles et ouvrages.

émergence du biographique répond à une configuration historique des rapports de l'individu au social. Celle-ci se caractérise par une centralité sociale et politique nouvelle accordée aux productions discursives et aux configurations narratives selon lesquelles les individus produisent les formes de leur existence et le sens de leurs expériences au sein du monde historique et social : c'est ce que nous appelons les opérations de *biographisation*. De ce fait, la recherche biographique porte un intérêt particulier à la relation réciproque entre l'influence des environnements sociaux, économiques, professionnels des sociétés contemporaines sur les représentations et biographies individuelles et la capacité des individus, dans leurs pratiques sociales, à agir sur leurs contextes.

La définition d'un tel « objet » de recherche peut étonner, venant de chercheurs en sciences de l'éducation, mais nous pensons qu'il y a là un enjeu très fort en termes d'éducation et de formation, à partir du moment où précisément l'on sort ces « disciplines » des cadres institués dans lesquels elles sont souvent amenées à se confiner. Ce sont d'ailleurs les travaux menés au titre de la recherche biographique sur les relations entre processus de construction biographique et processus d'apprentissage et de formation qui nous montrent les liens étroits entre éducation et individuation, éducation et socialisation et qui nous invitent à redéfinir la notion d'éducation, conçue comme un processus large qui recouvre toutes les formes de l'expérience vécue et acquise.

Raymond Dupuy : Pouvez-vous nous donner quelques exemples de thématiques de recherche faisant l'objet de ce regard élargi ?

C. D-M. : De fait, les champs de recherche du CIRBE débordent largement des domaines institués de la formation et de l'éducation pour s'étendre potentiellement à tous les domaines de l'expérience et du devenir humains. Plus modestement et plus pragmatiquement, les travaux menés aujourd'hui concernent en particulier l'expérience migratoire, le domaine du genre, les questions liées à la santé et à l'expérience de la maladie, à la précarité économique et sociale, à la professionnalisation, sans oublier (tout de même) l'école au sens large. Dans chacun de ces « domaines de vie », c'est l'expérience des sujets qui est interrogée dans la manière dont ils la font signifier pour eux-mêmes et pour les autres, dont ils la configurent en relation avec les autres domaines et temps de leur vie, dont ils trouvent (ou non) les ressources d'une capacité ou d'une puissance d'agir.

B. A : Ainsi définie, la recherche biographique appelle la mobilisation de collaborations interdisciplinaires...

C. D-M. : La recherche biographique s'inscrit de fait à la croisée de nombreux champs disciplinaires des sciences humaines et sociales : anthropologie, histoire, sociologie, psychologie, mais aussi sciences de l'éducation, littérature, philosophie. Si elle peut partager avec d'autres courants de recherche (sociologies de l'individu, psychologie sociale, sciences de l'éducation) l'étude compréhensive des processus de constitution individuelle, de construction de soi, de subjectivation (avec l'ensemble des inter-

actions qu'ils engagent avec autrui et avec le monde social), le focus qu'elle se donne et le savoir spécifique qu'elle poursuit concernent le *fait biographique* saisi pour lui-même. Et celui-ci déborde les catégorisations disciplinaires. Non seulement il peut être appréhendé sous des angles multiples – appeler un regard anthropologique, susciter des approches socio-historiques, engager des points de vue sociologiques ou psychologiques, être abordé sous l'angle de la littérature et des écritures de soi, nourrir des études linguistiques et discursives –, mais il appelle constitutivement une approche multi-référentielle en tant qu'il s'agit d'éclairer les dynamiques de la constitution individuelle dans ses dimensions tout à la fois anthropologiques *et* historiques, psychiques *et* sociales, physiques *et* symboliques, politiques *et* éducatives, etc.

B. A : Il y a là un véritable défi au plan épistémologique...

C. D-M. : Cette ouverture multi-référentielle est celle de l'expérience humaine et de la complexité de ses inscriptions et de ses composantes : elle est évidemment difficile à tenir avec une absolue rigueur mais elle doit nous interdire de nous enfermer derrière les portes des disciplines. Elle pose d'ailleurs la question de la spécificité du savoir que produit la recherche biographique, des modalités selon lesquelles il se construit et des formes de discours dans lesquelles il s'écrit. Ce sont là des interrogations qui nous paraissent de plus en plus centrales dans notre réflexion d'aujourd'hui.

Un aspect majeur de ce questionnement épistémologique et méthodologique tient, pour le dire en un mot sans doute trop ambitieux, à la « science du singulier » visée par la recherche biographique, puisque cherchant à saisir les processus de la constitution individuelle, elle ne peut le faire que par les entrées et les matériaux toujours singuliers que lui donnent les sujets dans les procès de biographisation auxquels ils se livrent, en particulier à travers leurs paroles et leurs récits. Si une telle question est inhérente à la recherche qualitative en général et aux études empiriques auxquelles elle donne lieu, elle est au cœur de la recherche biographique, dans la mesure où celle-ci se fixe pour objet la *genèse individuelle du social* dans les processus de biographisation. Prise entre la singularité en quelque sorte définitionnelle de son objet et la nécessité d'une formalisation scientifique, la recherche biographique doit se tenir à une position qui lui permette non seulement de concilier ces deux exigences, mais de répondre empiriquement à la question qu'elle pose théoriquement, à savoir la fabrication « du monde intérieur du monde extérieur », la métabolisation et l'appropriation par l'individu – et par un individu forcément *singulier* – des environnements de toutes sortes qui sont les siens.

R. D. Dans la saisie de ces processus de métabolisation et d'appropriation des milieux d'appartenance, le récit occupe, au plan méthodologique, une place de premier plan...

C. D-M. : Oui, et la forme d'attention que nous portons au récit et à la narrativité biographique représente une difficulté épistémologique et méthodologique particulière. Ce qui fonde l'intérêt premier de la recherche biographique pour le récit, ce sont les opérations de configuration qu'il met en œuvre. Dans et par le récit, le sujet accomplit un travail de construction, de mise en forme et en sens de l'expérience vécue. Le récit

a donc une dimension *performative* : il n'est pas la restitution transparente du vécu par un narrateur qui serait un simple et neutre transcripteur de la vie – cela relève de l'« illusion biographique » – ; tout au contraire, il *agit*, il a un pouvoir d'*effectuation* et de *transformation* sur ce qu'il raconte et sur celui/celle qui le raconte, et il constitue en cela un puissant agent de biographisation.

En ce sens, lorsque le chercheur en recherche biographique met en place un espace dans lequel des récits vont pouvoir être tenus et entendus, il est dans une tout autre situation et dans une tout autre disposition que le sociologue (ou l'historien, le démographe, le géographe de l'humain, etc.) lorsque celui-ci « recueille des récits » : pour ce dernier, les récits sont des matériaux qui vont lui permettre de dégager et de constituer des données, y compris qualitatives, sur les comportements, les conduites, les pratiques, les représentations, les valeurs des catégories de populations qu'il étudie. Ces éléments composent l'arrière-fond social et culturel qui informe et traverse les existences et les expériences individuelles et à ce titre ils ne sont pas étrangers au chercheur en recherche biographique. Mais l'intérêt de recherche de celui-ci est ailleurs : il est dans ce que *fait* le récit, il le porte à tenter de comprendre comment le récit à la fois *produit* et *donne à voir* la construction singulière qu'un individu fait d'une existence et d'une expérience elles aussi singulières qui intègrent et s'approprient ces éléments collectifs.

Or cette compréhension et les éléments de connaissance qui peuvent en découler ne peuvent être le fruit que d'une *construction partagée*. Le *savoir du singulier* auquel tend la recherche biographique ne peut s'édifier que dans une démarche de recherche impliquée dans laquelle sont engagés ensemble les chercheurs et les personnes *sur/avec* lesquelles ils enquêtent. La recherche biographique a ceci de singulier qu'elle ne peut être qu'une quête partagée, qu'elle ne peut s'édifier que sur la collaboration de personnes ou de groupes qui sont simultanément enquêteurs et enquêtés et qui vivent, agissent, parlent, construisent en commun ce qui constitue *entre eux* l'entreprise de connaissance.

B. A : Vous écrivez que, selon les époques et les formes sociétales, « les manifestations de ce processus de biographisation et l'intensité du travail biographique qui lui correspond varient en fonction du recours différencié que font les sociétés à la réflexivité individuelle et à ce champ privilégié de réflexivité que constitue la construction biographique » (*L'orientation scolaire et professionnelle*, 33/4, 2004). Comment se manifestent, concrètement, de telles différences sociétales ?

C. D-M. : Dans *La condition biographique*, j'ai tenté de saisir ce qui fait la particularité, la spécificité de nos modes d'existence contemporains, la manière dont les êtres humains vivent aujourd'hui leur « condition » dans une configuration historiquement nouvelle du rapport de l'individu au social et à lui-même. Pour bien comprendre en quoi consiste cette condition de l'individu contemporain, il faut brièvement la resituer dans une perspective anthropologique et historique. Toutes les sociétés, qu'elles soient anciennes ou modernes, génèrent des formes d'individuation, produisent des « individus » au sens d'agents empiriques. Dans toute société, individu et société sont dans un rapport de production et de construction réciproque : la société est toujours

la *société des individus* (Elias) qui la composent, tout comme les individus sont les individus d'une société, sont des *individus de société*. Mais toutes les sociétés ne produisent pas de représentations culturelles de l'« individu ». Pour nous en tenir à de grandes césures historiques et sociologiques, dans les sociétés traditionnelles, l'individu est identifié et s'identifie lui-même par la place et le rôle qu'il occupe dans le groupe ; il ne revendique aucun *quant-à-soi* qui l'isolerait et le singulariserait de son groupe d'appartenance et qui introduirait une distance entre lui-même et son rôle social ; dans les sociétés modernes, au contraire, en raison de la différenciation des fonctions et des rôles, de la multiplication des réseaux, le rapport entre les places sociales et le vécu ou le ressenti des individus se dissocie : la représentation individuelle ne coïncide plus avec la représentation de la place ou de l'ensemble des places occupées, un espace individuel semble être « mis en liberté » renvoyant à une intériorité, une singularité, une irréductibilité de l'être individuel. Cette représentation de l'individu moderne répond aux nécessités nouvelles d'une société qui a besoin que ses membres, pour assurer la multiplicité des fonctions qu'ils doivent remplir, disposent de ressorts propres de décision et d'action, intériorisent les principes ou les raisons de leurs conduites et soumettent leur existence et leur action à un processus de réflexivité. Chacun se doit alors de devenir un individu, l'« individu » est devenu un modèle à accomplir : on peut parler d'individualisme institutionnel.

L'évolution sociétale des cinquante dernières années a considérablement accéléré ce processus. Aux trajectoires fortement institutionnalisées des sociétés modernes (avec leurs étapes très standardisées : formation, emploi, retraite) a succédé une individualisation des parcours liée à la pluralisation et à la diversification des espaces sociaux, à un certain déclin des repères et des modèles institutionnels au profit d'une injonction généralisée à l'autoréalisation individuelle se déclinant sous la forme d'une offre biographique beaucoup plus ouverte et diversifiée. C'est à l'individu d'intégrer dans sa *biographie* les sphères du social dans un mouvement d'appropriation et de construction personnelle. Selon la formule d'Ulrich Beck, « c'est l'individu qui devient l'unité de reproduction de la sphère sociale ». À la socialisation conçue comme intégration des normes sociales et accomplissement des rôles sociaux succède un processus nouveau de socialisation, faisant émerger « des formes d'existence qui obligent les hommes à se placer eux-mêmes au centre de leur propre plan d'existence ». Le « cours de la vie » tend ainsi à *s'instituer* comme le lieu de processus de sélection, d'organisation, d'intégration par lesquels les individus s'inscrivent dans le monde social et travaillent à leur propre socialisation.

R. D. Est-ce à dire que ces évolutions sont porteuses de chances d'autonomie, voire de liberté, pour les sujets ?

C. D-M. : Cela n'implique pas que les individus soient plus libres en soi mais, comme le dit Danilo Martuccelli, « ils sont pris dans un autre processus historique d'individuation ; ils se fabriquent à partir d'autres éléments et, surtout, à travers d'autres injonctions institutionnelles. Ce qui hier était censé être octroyé par les institutions est désormais censé être produit de manière réflexive par les individus eux-mêmes ». La réalisation individuelle devient l'objet d'un impératif social, d'une sommation

institutionnelle : d'une façon de plus en plus massive, les individus sont requis de se présenter comme étant capables de s'adapter et de peser sur le cours de leur vie ; de plus en plus, il leur est demandé de *s'imputer* à eux-mêmes les aléas de leur existence, et en particulier les obstacles et les échecs qu'ils rencontrent dans leur vie professionnelle et sociale. L'exigence d'autoréalisation et de responsabilisation s'est renversée en une exigence instrumentalisée et institutionnalisée, elle est devenue un idéal de comportement et une norme d'existence propres à augmenter l'efficacité des acteurs sociaux et à assurer leur adaptation aux exigences d'une société de production et de marché.

Dès lors, les formes biographiques selon lesquelles les individus travaillent à leur socialisation et participent à la production des espaces et des rapports sociaux se chargent d'une signification sociale nouvelle. Les constructions biographiques n'apparaissent plus seulement comme un enjeu de réalisation personnelle, elles constituent en même temps un enjeu social et politique s'inscrivant dans une condition sociétale qui fait émerger le *biographique* comme un fait social à part entière.

B. A : Si la condition biographique du sujet contemporain le met en demeure d'articuler des expériences socialisatrices multiples pour rétablir de la continuité et de la cohérence dans son histoire, ne peut-on pas penser, aussi, que la diversification de l'offre biographique peut inviter au « zapping », à passer d'un registre d'expérience à un autre sans forcément en rechercher l'intégration ?

C. D-M. : C'est une question que nous nous sommes forcément posée et qui interroge cette figure de « l'homme pluriel » caractéristique de notre modernité avancée. Que fait-il de la pluralité de ses inscriptions et de ses appartenances, de la diversité de ses domaines de vie et d'activité, de ce qui pourrait apparaître comme une dissémination ou une fragmentation de l'expérience ? Comment transige-t-il avec les « multiples socialités » (Malrieu) dans lesquelles il est engagé et qui sont possiblement autant de modèles de conduite, de standards biographiques éventuellement contradictoires ou conflictuels, en tout cas concurrents ?

Les travaux que nous avons conduits auprès de jeunes d'âge scolaire ainsi que de jeunes adultes m'amènent à proposer à la place de l'image du *zapping* que vous avancez celle du *patchwork* qui met en avant cette diversité et cette juxtaposition des expériences sans toutefois renoncer à l'idée d'un « tissu » qui les tient, qui les coud ensemble. Notre collègue allemand Peter Alheit a d'ailleurs fait du *patchworking* une caractéristique des constructions biographiques contemporaines requérant des compétences de transaction et de flexibilité entre des espaces de vie multiples et dissociés. L'âge de l'adolescence, qui est l'âge par excellence des « essais de soi », peut porter à son comble ces formes de *patchwork biographique*. Les mondes-de-vie juvéniles se construisent en effet aujourd'hui sous des formes mouvantes et instables qui exigent de la part des individus un travail biographique intense leur permettant à la fois de métaboliser des expériences contradictoires ou dissociatives et de configurer des images de soi convenantes. Cette activité de mise en cohérence ne se fait pas sans heurts ni ruptures. Les mondes sociaux auxquels les jeunes participent – et le monde scolaire est l'un d'entre eux – présentent parfois de telles divergences sociales

et culturelles qu'ils doivent fournir un réel effort pour les relier les uns aux autres et pour relier les expériences qu'ils y vivent. Ces mondes sociaux pluriels induisent des figures de soi divergentes et parfois même contradictoires produisant des effets de discontinuité biographique. Le phénomène du décrochage scolaire peut souvent être analysé comme l'impossibilité de faire signifier et donc d'intégrer le monde de l'école et des apprentissages scolaires dans des parcours et des configurations biographiques en construction.

R. D. Pouvez-vous nous en dire plus sur ce que vous entendez par « travail biographique » ?

C. D-M. : Dans une recherche auprès de jeunes femmes au seuil de la vie adulte, j'ai tenté de mettre à jour les processus de *biographisation* qui sont à l'œuvre dans les productions narratives et les autoreprésentations de ces jeunes femmes et d'examiner comment elles *agissent biographiquement* pour construire leur image d'elles-mêmes et trouver leur place dans le monde social. Dans les histoires que ces jeunes femmes racontent sur elles-mêmes, la dimension d'apprentissage de soi constitue un aspect privilégié, indissociable d'ailleurs de l'apprentissage des mondes sociaux, dans la mesure où leur expérience d'elles-mêmes n'est pas dissociable de l'expérience des mondes sociaux qu'elles traversent et où elles sont sans cesse en train de confronter leur *biographie d'expérience* aux *biographies typiques*¹ dont ces mondes sociaux sont porteurs.

Les récits de ces jeunes femmes relèvent plus de l'autoprésentation que de la narration autobiographique proprement dite. Les productions se présentent comme des fragments ou des mini-récits juxtaposés qui ne présentent pas la distance, à la fois temporelle et narrative, qu'implique l'entreprise autobiographique. En quelque sorte, mes informatrices racontent leur récit *au présent* ; et non seulement elles le racontent mais elles *agissent* leur récit d'une façon *performative*, c'est-à-dire qu'en se racontant elles expérimentent et construisent des figures d'elles-mêmes ; dans la performativité en acte du récit, elles *agissent biographiquement* sur elles-mêmes en investissant le récit comme lieu d'un débat avec elles-mêmes, d'un examen de ce qu'elles veulent et de ce qu'elles peuvent, d'un calcul négocié de leurs aspirations et de leurs projets confrontés aux ressources internes et externes dont elles disposent.

Car, quels que soient l'inachèvement et la fragmentation de leurs productions narratives, le type implicite de modèle narratif utilisé par ces jeunes femmes reste celui du *récit de formation*. Le principe moteur du récit de formation, à savoir l'expérience formatrice du narrateur, sa capacité de changement, de transformation de soi liée aux situations, aux événements, aux rencontres, la dimension d'apprentissage qu'il reconnaît à ce qui advient dans le cours de sa vie, est sans cesse à l'œuvre. Pour revenir à

1. Les expressions « biographie d'expérience » (*Erfahrungsbiographie*) et de « biographie typique » (*Typische Biographie*) sont empruntées à Alfred Schütz, *Der sinnhafte Aufbau der Sozialen Welt [La construction sensée du monde social]*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1981. La première renvoie aux constructions biographiques accumulées dans l'expérience individuelle, la seconde aux représentations et aux modèles collectifs véhiculés par les mondes sociaux.

l'image du *patchwork*, c'est le récit et c'est son narrateur qui tiennent le « tissu » d'une expérience multiple, fragmentée, incertaine.

B. A : Qu'en est-il de ce travail biographique en situation d'interculturalité quand les sujets, tels les migrants, sont amenés à traiter – à faire avec – les représentations et attentes différenciées, parfois antagonistes, à l'égard du récit d'histoire de vie qu'ils doivent produire (notamment dans les démarches d'accueil) ?

C. D-M. : Ce que vous soulignez là est l'ambivalence de l'injonction biographique et des modalités de mise en œuvre et de discours selon lesquelles elle se réalise. Nous sommes aujourd'hui dans un état de société où le narratif apparaît comme une des formes privilégiées de la médiation sociale et politique, où la capacité des individus à être reconnus est liée à leur pouvoir de faire récit d'eux-mêmes et de leur vie. On peut penser que cette injonction adressée à chacun et intériorisée par chacun de « faire histoire de sa vie », cette mutation du récit de soi en impératif à la fois moral et social marquent un tournant dont nous n'avons pas encore complètement pris la mesure. Car ce qui s'impose avec cet impératif du récit, c'est aussi l'*injonction du sens*, l'injonction d'avoir à trouver et à formuler le sens de sa propre existence dans une prise de forme de son histoire et de son expérience. Il s'agit là d'un fait inédit dans l'histoire des sociétés : jamais aucune société n'a demandé à ce point à l'ensemble de ses membres de « produire » (au sens à la fois de fabriquer et de rendre visible) individuellement le sens de leur existence. La *charge de sens* qui pèse aujourd'hui sur les individus est considérable : on demande à l'écolier, à l'étudiant, à l'ouvrier, à l'employé, etc. de faire état du sens qu'il donne à sa situation, à son travail, à son parcours, à son avenir ; aussi bien, la même exigence réflexive est adressée à l'« homme » et à la « femme », au père, à la mère, aux grands-parents, etc., et encore à l'électeur, au parent d'élève, au consommateur, au citoyen.

Dans ce contexte, le récit de soi acquiert une centralité sociale qu'il n'avait sans doute jamais eue jusqu'ici : il n'est plus seulement une forme de l'expression personnelle, il passe résolument dans la sphère publique, il devient un instrument essentiel de la reconnaissance sociale. Au sein de ce que certains ont appelé la « société biographique », la *biographie* est ainsi devenue un des instruments et un des critères de l'action sociale ou de la décision administrative et juridique.

L'exemple des migrants que vous prenez est symptomatique dans la mesure où les récits issus de l'expérience migratoire interrogent de manière particulièrement aiguë sur les conditions et les environnements de nature sociétale et politique dans lesquels sont produits et reçus les récits de la vie, sur les usages et les fonctions qu'ils peuvent prendre, sur les effets individuels et collectifs qu'ils peuvent générer. L'« espace du récit », l'espace dans lequel sont produits et reçus les récits, n'est jamais neutre, il est traversé par des questions de savoir et de pouvoir, de langage et de compétence discursive, d'autorisation et de légitimité.

Un cas extrême est celui du récit que doivent fournir les réfugiés pour constituer leur dossier de demande d'asile. Ce récit écrit est destiné à prouver que les faits invoqués pour justifier la demande d'asile sont bien établis, autrement dit à prouver que le demandeur est bien un « vrai » réfugié. Le demandeur doit faire un récit personnalisé

et circonstancié des événements ayant provoqué son départ du pays d'origine et justifiant les craintes de persécution en cas de retour dans ce pays. Outre la difficulté de réunir de telles preuves, cette exigence se heurte aux obstacles linguistiques et culturels mais aussi biographiques et psychiques qui ne peuvent manquer de surgir entre des interlocuteurs qui non seulement sont de langues et de cultures différentes, mais dont l'expérience, la position, le projet font qu'ils appartiennent à des mondes différents. La plupart des demandeurs font alors appel à des « passeurs d'histoires » qui les aident à écrire une narration claire et précise du parcours de migration, enchaînant les situations et les événements de manière cohérente et s'appuyant sur des faits aussi détaillés que possible.

Le récit du demandeur d'asile fait ainsi l'objet d'un triple cadrage, sinon d'une triple violence : un cadrage rhétorique qui sacrifie la complexité, les incertitudes, voire les ambiguïtés, d'un parcours d'existence à la linéarité et à la cohérence attendues de la narration ; un cadrage psychologique propre à conformer l'image et les comportements du demandeur à la figure projetée du « vrai » réfugié ; un cadrage juridique qui tend à faire entrer les situations, les épisodes, les expériences d'une existence dans les définitions et les catégorisations fixées par les textes de référence. Dans cette « impossible traduction » de son histoire, c'est bien le récit du demandeur d'asile qui lui est *confisqué* en même temps que son histoire : en tant que récit d'une histoire impossible à entendre et donc *interdite*, en tant que récit d'une histoire qui ne peut être entendue que si on l'*aliène* aux représentations et aux habitus d'une société nationale.

R. D. Pour terminer cet entretien avec une question en lien direct avec le thème central de ce numéro de la *NRP*, pouvez-vous nous dire si, au cours des dernières années, vous-même et les chercheurs en recherche biographique avez observé des transformations ou des évolutions dans la place qu'occupe l'expérience – les expériences – de travail dans la construction biographique, dans l'élaboration de l'histoire de vie des sujets ?

C. D-M. : Dans des travaux déjà anciens, le sociologue américain Richard Sennett² rapporte qu'au début des années 1970 les ouvriers et les employés racontaient encore l'histoire de leur vie selon une structure linéaire continue et orientée dont l'activité professionnelle constituait le motif organisateur et intégrateur : cette histoire était la leur et ils s'identifiaient à elle. Vingt années plus tard, dans les récits qu'il recueille dans les années 1990, la capacité de produire un récit unifié de la vie s'est considérablement réduite : à la place d'une histoire unique qui intègre tous les aspects de la vie sous un schème social et professionnel dominant, les informateurs délivrent des histoires plurielles et éclatées entre lesquelles ils peinent à établir de la continuité et de la permanence.

Le modèle narratif auquel font appel les premiers informateurs de Richard Sennett est encore directement hérité du *récit de formation*, qui fait du cours de la vie un principe

2. R. Sennett, *Le travail sans qualité. Les conséquences humaines de la flexibilité*, Paris, Albin Michel, 2000.

2. R. Sennett, *Le travail sans qualité. Les conséquences humaines de la flexibilité*, Paris, Albin Michel, 2000.

dynamique et prospectif de développement interne, rapporte les étapes du développement d'une individualité et transforme les expériences de l'existence en autant d'occasions d'apprentissage et de formation de l'être individuel. Ce modèle de récit correspond à une stratification économique et sociale où les positions sont clairement identifiées en termes de catégories socioprofessionnelles et où les individus développent un sentiment d'identité à l'endroit de leur activité et de leur parcours professionnels. Les récits recueillis par Richard Sennett dans les années 1990 n'ont plus cette capacité d'unification et d'intégration : les informateurs ne trouvent plus dans leur activité professionnelle le motif organisateur de leur récit et sont amenés à compenser ce défaut d'identification et de schème dominant par une suractivation de leurs ressources biographiques.

R. D. : Et aujourd'hui, qu'en est-il ?

C. D-M. : Aujourd'hui la place du travail et des expériences de travail dans les constructions biographiques est à appréhender dans une évolution générale du rapport entre les programmations biographiques dont sont porteurs les mondes sociaux et professionnels et les *biographies d'expérience* des individus. L'individu contemporain est devenu « l'homme pluriel » décrit par Bernard Lahire qui n'est plus le représentant d'un groupe et de la logique sociale inhérente à ce groupe, mais le produit complexe d'expériences socialisatrices multiples. Le parcours biographique se définit dès lors comme le mouvement selon lequel un individu enchaîne et relie des profils d'insertion multiples à travers l'espace social : il est travailleur, consommateur, marié, contribuable, assuré, parent d'élève, membre d'une association sportive, électeur, etc., et il incorpore des modèles d'action différents et éventuellement contradictoires.

On constate par ailleurs une porosité certaine entre la vie personnelle et la vie professionnelle, entre la vie « hors travail » et la vie « au travail », qui s'explique – outre les nouvelles conditions de travail offertes par les moyens technologiques modernes qui viennent possiblement brouiller les frontières entre espaces personnel et professionnel – par un double mouvement de subjectivation de l'activité professionnelle (le travail est investi comme un facteur de réalisation personnelle) et de *managérisation* de la vie personnelle (il faut être l'*entrepreneur* de sa vie) porté par le discours de l'autoréalisation et sa récupération idéologique dans le système de l'économie néolibérale. Dans la conscience des acteurs, les conséquences sur les existences individuelles des contraintes sociales et économiques et des dépendances institutionnelles sont perçues comme relevant d'une responsabilité individuelle et d'un « destin personnel » – les dysfonctionnements de l'organisation économique et sociale, comme les ruptures de travail, les périodes de chômage, jusqu'aux épisodes d'exclusion professionnelle, étant vécus par ceux qui en sont les victimes comme des *situations individuelles* qu'ils ont à s'imputer à eux-mêmes.

Ces évolutions sociétales dans le rapport au travail et leurs conséquences sur les constructions biographiques individuelles donnent une acuité renouvelée aux travaux menés au sein même de votre laboratoire sur « l'interdépendance des domaines de vie » et sur les échanges d'informations et de significations entre les « systèmes d'activités », les sujets régulant leurs activités et leurs comportements dans un domaine de

vie par la signification qu'ils leur accordent dans d'autres domaines de vie. Pour la recherche biographique, ces processus d'échanges et de resignification entre domaines de vie viennent engager un autre type de travail biographique que celui qui œuvre à la cohérence temporelle et unitaire d'une vie, en substituant à la construction linéaire d'un parcours longitudinal des formes de configuration horizontales d'une expérience multiple et ouverte. L'image du *patchwork biographique*, qui est revenue à plusieurs reprises au cours de cet entretien, s'en trouve d'ailleurs sensiblement modifiée, puisque ces processus d'autorégulation et d'auto-organisation entre domaines de vie (« auto » renvoyant ici à une instance personnelle de signification, de donation de sens) construisent la figure d'une *composition* dont les pièces, loin d'être simplement juxtaposées, entretiennent et même échangent entre elles des relations de forme et de sens, sont dans des rapports d'interaction et d'intersignification. Si l'expérience de travail continue pour beaucoup à jouer un rôle central dans la construction de la vie (*life design*) et dans l'image de soi au regard du monde social, elle relève cependant d'autres formes d'appropriation et de valorisation empruntant à d'autres systèmes d'activités et domaines de la vie.